



Actualités

Presse

Qui sommes-nous

■  
Librairie

■  
Publications

■  
Galerie

■  
Objets  
Collectors

■  
Boutique

■  
Panier  
Conditions de  
vente

■  
Fonds

■  
Revue  
Noire

■  
Textes  
généraux

■  
Arts plastiques

■  
Photographie

■  
Littérature

■  
Pays

## Revue Noire n°23

Littérature

### Namaste

par Ruben Mowszowski, Afrique du Sud

[Sommaire Magazine](#)

Je suis assis là chez moi, sur la colline où d'autres écrivains se sont assis, à regarder la mer au-delà des figuiers et parfois Johan passe avec son labrador noir et parfois Nina avec son anglais au pronom unique « tu as ça pour toi » et je repense à cette année passée, lorsque j'ai partagé Rocky Street avec des mendiants et des revendeurs de drogue (qui s'imaginaient que j'étais le grand chef tant attendu).

Epaves de trottoir et acteurs au chômage, le poète vieillissant qui cherchait des chips à quatre heures du matin et l'odeur d'une centaine de poulets morts, creusant tout le temps le fond de mes poches à la quête d'un dernier rand, tandis que les anémones humaines, agrippées aux parcmètres, le cargo cult qui marche vraiment, fait des signes à une autre voiture et, pas cette nuit, mon ami, je n'ai même pas l'argent pour l'essence de cette limousine fumante ; ne la regarde pas, ne t'en préoccupe pas, prends-la, pour l'amour du ciel, peut-être est-elle encore assurée, qui sait et qu'importe de toute façon puisque le monde est en train de s'effondrer et que les gens meurent à la pelle à Tokoza et Katlehong et je respire dans la fumée de cette ville désespérée, dérapant sur les feuilles de chou et les restes de maïs à un rand vingt pièce, rédigeant dans ma tête le livre de la survie urbaine ; tous les arbres qui sont éparpillés autour des banlieues feuillues avec leurs branches en surplomb sur lesquelles tu peux manger tout ton souf si tu arrives au bon moment, cette semaine de l'année où les pruniers sont en fleurs ou les raisins noirs offerts, tu peux éviter le chien grognant qui se tient au sommet du mur avide de planter ses crocs dans ta tête et de te traîner à son maître qui est assis dans la maison sur la colline, derrière des rangées et des treillages de barreaux et de barbelés, les boutons d'alarme et les revolvers cachés dans les tiroirs de la table de chevet, prêt pour la nuit où ils arriveront, non pas par la porte verrouillée du quartier des servantes, mais à travers le mur lui-même, se matérialisant du noir de ses rêves, déversant l'eau et la mousse dans le courant noir de la rivière, je marche ainsi à travers les flippers et les crânes de cuir, après le Mozambique Corner où des vestes noires à favoris se mêlent aux Portugais et aux durs du quartier, à la recherche du dernier rand qui achètera un paquet de cacahuètes, qu'importe si elles sont mauvaises pour la santé, qui me fera tenir dans ma quête de Yiayali, l'ange doré qui occupe mes rêves éveillés et mes nuits enfiévrées.

J'ai dépassé la rangée de taxis à la recherche de l'homme à qui j'ai laissé un jour cinquante rands. Puis je me suis dit, laisse-les lui, le monde arrive à sa fin. Maintenant, j'avais l'espoir de le retrouver, au moins pour dire bonjour ! pas pour récupérer l'argent, c'est très bien comme ça, mon frère, vite gagné vite dépensé, cela a-t-il au moins changé ta vie ? C'est juste que mon moteur a brûlé et qu'ils veulent du fric pour le réparer et à présent je n'ai plus d'essence, pas de l'essence pour la voiture mais pour la maison dans laquelle je suis en train d'écrire, la maison au sommet de la colline d'où tu peux voir, au-delà des figuiers, l'océan bleu, la maison dans laquelle Natombi et ses trois sœurs, sans parler de leurs deux gamins et de leurs quatre poulets viendront cette nuit, leurs corps tremblant de froid, pour se tenir sous la douche après quoi ils courront sur leurs pieds gelés à travers la cour crasseuse dans la merde de poulet et la thibaude, et se serreront les uns contre les autres pour encore une heure ou deux de chaleur et si nous sommes chanceux nous dormirons jusqu'au matin où nous nous tiendrons à nouveau les uns derrière les autres et nous nous réchaufferons dans la cuisine grâce aux jours de travail, déplumant les poulets ou écaillant les poissons ou n'importe quoi d'autre qui nous rapportera les trente rands dont nous avons besoin pour acheter le salon en bois qui, de retour chez nous, transformera la petite maison de boue en palace en espérant que cela entre dans le taxi, maintenant ils sont partis, et l'endroit est redevenu calme, comme je l'aime ; plus de foot-ball à la télé que Natombi doit regarder parce que l'Argentine joue contre l'Afrique du Sud et comment pourrais-je lui refuser la vue d'une balle dans laquelle tape ce qui pour la première fois est véritablement son pays, ou la dose de réconciliation qui est aujourd'hui notre pain quotidien et oui, tout est tranquille et les mauvaises herbes poussent autour des arbres, le pointsetia embrase de ses lèvres vermeilles le bleu de la mer et les pommes-cannelle alourdissent les branches et des fleurs mauves commencent à éclore sur les bougainvillées de la haie et je repense à ces moments où dans la rue je pleurais secrètement d'humiliation et où je m'entourais de mes bras pour trouver un peu de réconfort ou quand je me retrouvais dans un lit de solitude ou amoureux de trois femmes à la fois, un fou montant un cheval d'acier, écrivant les mots incohérents de prophéties chamaniques pendant que la princesse du château pleurerait à chaudes larmes pour son chevalier qui se dévisage pour toujours dans un miroir et donc je me suis battu pour elle sur cette route caillouteuse, j'ai combattu pour elle dans cette sombre rivière de fortune, j'ai crié pour elle pendant ces nuits noires de frayeur, j'ai dansé pour elle dans les discos miteuses pour adolescents porteurs d'armes, j'ai pleuré pour elle dans les cafés abandonnés de cinq heures du matin et je fixe maintenant à travers la brume qui couvre les montagnes et qui permet à ce passé désespéré de pénétrer mon esprit totalement éveillé.

Je vois tout ceci comme une aventure étrange dans un autre pays, que les circonstances m'ont forcé d'accepter mais maintenant je suis de retour dans le jardin magique bercé de chants d'oiseaux, Alex allongée dans son bain et la bouteille de vin à mes côtés et quelques rands à la banque pour leur montrer que je ne m'étais pas échoué sur leur rive mais que j'avais seulement été désarçonné par mon cheval après quoi, émacié et décharné par le manque de nourriture, consumé par les rêves de prose et de mots culbutés, ce guerrier est revenu, traînant une armure de métal et faisant retentir son épée au cœur même du saint des saints de ce temple des prêtres vêtus de noir. Il suffit de regarder comme il se tient fièrement là sur le sol de ce mausolée de marbre, et voir comment il dépose la liasse de billets verts sur le comptoir devant le personnel subjugué, comment il passe devant le château où elle l'attend à la fenêtre, et comment il claudique alors vers le tabernacle du saint le

long de la route saturée de drapeaux et de fanions, prêt pour la cérémonie qui signalera la fin des jours d'obscurité et le millénaire des mille colombes blanches. Tout cela, il le fait par amour et par l'amour et maintenant Alex est assise devant le feu et je lui dis que c'est comme ça que je peux écrire, pas pour le seul bien d'un zygote malchanceux ; toi si ? Moi pas, tu es sûre ?

Je dois le noter avant d'oublier, avant que cela ne soit trop bon, trop habituel de savoir que la banque ne me chasse pas, qu'il y a à manger dans le frigo, que je peux m'asseoir ici, un verre de vin rouge à la main, d'accord c'est de la piquette, mais écoute : il y en a deux autres dans la cuisine pour plus tard et la cocotte est pleine de ragoût pas seulement de patates. En effet, je ne devrais pas oublier ce désespoir ni arriver au point où je ne serai plus capable de me rappeler comment je traînais dans les rues, fouillant mes poches à la recherche d'un rand qui me permettrait d'acheter un dernier paquet de cacahuètes ou, un demi-bloc plus loin trouver la femme qui les vend dix cents de moins ou encore tenter d'en dérober quelques-unes bien cachées dans un coin de cuisine (combien peut-on en prendre avant que cela ne se remarque, c'est une autre question, sans parler des miettes au coin des lèvres) ou cueillir du raisin mûr sur la vigne ou le fruit de la semaine, manger une carotte du jardin qui me tienne le ventre jusqu'à ce que j'entende sa voiture arriver, un bon jour si elle rentre et un mauvais si elle ne rentre pas, ce qui signifie rien à bouffer jusqu'au matin et, oui, je sais que des milliers si ce n'est des millions de gens meurent de faim, mais on maigrit également à force de s'inquiéter et de la malveillance des autres, par exemple je suis en train de sombrer et cette voix au-dessus de mon épaule gauche dit, si c'est ça que tu penses de moi ou d'autres insinuations sur mon pouvoir de manipulation mais si je suis un tel salaud pourquoi ne me laisse-t-elle pas tomber plutôt que de faire fuir les autres ? Mais il ne m'intéresse pas du tout, lui dit-elle, tu peux le prendre, va te faire foutre et qu'il aille se faire foutre, puis elle emmène son petit ami à la maison où elle m'a invité et parade comme si cela pouvait m'embarrasser, histoire de me renvoyer le message et cependant lorsque nous nous sommes rencontrés, nous nous sommes regardés comme deux fantômes stupéfaits ! Nous nous sommes embrassés dans la voiture et j'ai senti ses seins et lorsque finalement je suis parti elle m'a dit, pourquoi donc as-tu couché avec moi ? Il faisait froid, j'ai dit et c'était la putain de vérité, oui, tes hormones se sont emballées, oui, tu m'as demandé si généralement les femmes avalaient, oui, je t'avais séduite par mon histoire tu as dit, et moi je ne savais pas si je pourrais réussir à nouveau, (peut-être étais-je seulement l'instrument de forces supérieures) et de toute façon je ne pouvais pas me souvenir avoir jamais écrit cette putain de chose délaissée ne sachant comment la répéter ainsi je m'allonge sur le sofa alors elle libère l'objet de son désir maintenant au garde-à-vous prêt à accueillir ses lèvres qui s'en vont prendre possession de mon être dans cet engoulement ultime. Coulant à travers elle comme les mots de ma vie, comme toute la vie de mon sang, comme le sang de mon cœur, comme le cœur de mon âme, comme l'âme elle-même transfigurée, alléluia, dans l'étincelle qui ne tolère pas de déséquilibre, qui est l'énergie du soleil lui-même, dansant à travers l'herbe et les feuilles et les plantes et les arbres et les vers de terre et les fleurs et les oiseaux et les serpents et les dieux et les hommes et les femmes, alors viens mon frère, viens ma sœur, viens à moi alors la bûche tombe du feu et Alex se précipite pour la soulever, la fumée se répand dans la pièce et les morceaux de charbon incandescents, des morceaux de vieil arbre et de pommes de pin flamboyantes roulant sur le sol dans une brassée d'étincelles. Alléluia ! Criaïis-je, elle m'a regardé comme si j'étais fou et oui, j'en suis un, fou des talons jusqu'au sommet du crâne, fou d'être vivant, fou d'être celui qui est étendu là sur son canapé, fou d'avoir pataugé à travers les mouches et les ordures de cette ruine de rue, fou d'avoir bu du vin bon marché et partagé des plats de nourriture entre trois personnes, insensé de m'être assis en face d'elle et de lui avoir dit à quel point ses jeunes seins étaient magnifiques, malade d'avoir fixé du regard le bol de vermicelles et dit que je n'avais pas faim, de m'être perdu sur les autoroutes un millier de façons différentes, d'être parti en voyage sans un sou en poche et mourant de soif d'avoir refusé de boire à chaque station-service, de m'être tenu au coin d'une rue, fou d'avoir tenu un aspirateur sans même un sou pour en acheter un morceau. Fou d'avoir finalement crié qu'elle sorte de ma voiture, espèce de sangsue, criant tellement fort que les cheveux sur sa tête furent balayés en arrière par le courant d'air et ses yeux se sont largement ouverts d'émotion et de terreur devant le dérangement de ce gentil guerrier qui, une dernière fois, sans équivoque, absolument convaincue dernière fois a dit, non, il a dit, non, il ne le fera pas, non.

Et qu'est-ce que tout cela a à voir avec cette vue magnifique que je contemple, cette mer tranquille que je regarde, ce petit village dans lequel je vis ? Alex se tient dans la cuisine portant l'un de mes hauts-de-forme et fait cuire du riz brun et des lentilles pendant que les bûches craquent doucement dans la nuit et que Anna-Sophie Mutter joue le second concerto pour violon de Bartók. Nous vivons au croisement de deux mers ici, qu'importe la géographie, l'une indienne, l'autre atlantique, la calme ou la turbulente, la chaude ou la froide, la civilisée ou la primitive, et combien reconnaissants nous sommes que les rochers continuent à tomber sur les routes, et que (avec la compassion requise pour la vie des marins) les bateaux continuent à s'échouer sur les rochers, que les routes soient fermées et les falaises balayées, et que Rockey street, le parc de jeux de Kali, soit là pour nous tous, un endroit où nous pouvons être détruits et, pensez un peu qu'au bas de la route, près d'un jardin, il y a un petit temple, et c'est là qu'il se tient maintenant, pieds nus à la porte, les mains jointes, face à sa majesté Shiva trônant dans son anneau d'immortalité, et voici la cloche de cuivre qui résonne et voici l'encens qui monte en volutes au nez invisible de Brahma et voici les fleurs qui forment des guirlandes autour du tronc de Ganesh, om namaha shivai, donc prosterne-toi mon ami parce que de la destruction sourd la danse, prosterne-toi car de la pureté jaillit la naissance renouvelée, prosterne-toi car tu séjournes sur une montagne d'illusions transportant un fardeau de faux espoirs, prosterne-toi parce que les nations et les dogmes et les théories et les études ont perverti ton esprit et t'ont jeté hors du chemin, cogne à nouveau la terre de ton front parce que c'est le début de tout savoir, rabaisse-toi, ne sois rien, sois boue dans ma bouche, pars, oui, je me donne, oui, je recommencerai, bonjour mes amis, je vous en prie, accueillez-moi, Namaste.

© Ruben Mowszowski, extrait de *Souls of Ancient Fish*, traduction de l'anglais par Simon Njami et Juliette Trandac

Ruben Mowszowski est un architecte devenu écrivain. Ses écrits ont été publiés dans divers magazines en Afrique du Sud et des lectures de ses œuvres ont été faites en de nombreux lieux dont le Natale Labia Museum (South African National Gallery). Il a été finaliste en 1992 du prix de la nouvelle Nadine Gordimer et a remporté le prix Vita Short Story en 1994. Il vit et travaille à Cape Town, Afrique du Sud. Nous avons déjà publié dans *Revue Noire* n°19 une de ses nouvelles *Until the End* (Jusqu'à la fin).

Pluto Panoussis  
Photographie - South Africa  
Photo-montage accompagnant la nouvelle de Ruben Mowszowski « Namaste »,  
Cape Town, South Africa, 1996 © Photo Pluto Panoussis

